Blanc comme neige

L’affaire Lenkov

Sven Thomasson Vërgson

SOMMAIRE

1 – La fin 03

2 – Première fois 06

3 – Témoignages 07

4 – Mirandar 11

5 – Saccage 13

6 – Retour au Jazz Cat 16

7 – Epilogue 18

1 - La fin

21ème jour du mois de Juin 2066

C'est la douleur à l'arcade sourcilière qui me fit sortir de mon évanouissement. Au troisième coup de bec cherchant à atteindre l'œil, mon corps fut parcouru d'un tressautement – comme un électrochoc – et j'ai ouvert les paupières en aspirant une grande goulée d'air glacé. Ma foi, ça ne l'a pas fait fuir pour autant : juché sur ma poitrine, l'énorme corbeau m'a regardé d'un air vide, sans doute surpris de voir un cadavre bouger.

« *Hé, désolé mon gars, mais j'suis pas encore cané…* » ai-je murmuré entre mes lèvres bleues. L'oiseau de mauvais augure a penché la tête de côté, s'est ébroué, s'est ramassé sur ses pattes puis a prit son envol dans un claquement de plumes noires. Un corbeau noir sur un ciel blanc. Blanc comme neige.

Je suis étendu dans la poudreuse, les bras en croix. J'ai mal partout et mon corps brûle de froid, engourdi. Le vent souffle en bourrasque, tournant au-dessus de moi tel un vautour. Ça et là, quelques ruines de béton ou d'acier crèvent la couche de neige comme autant de pierres tombales, vestiges de cette ville de l'Avant détruite puis figée par les éléments. Je suis un presque-cadavre dans un semi-cimetière. Super.

Je dois probablement la vie à monsieur le corbeau : il était grand temps que je reprenne connaissance, et sans son amour immodéré pour les globes oculaires non congelés j'étais bon pour mourir de froid sans même m'en rendre compte. Et avec ces gros nuages blancs qui s'amoncèlent au-dessus de moi, t'inquiète que ma tombe aurait été vite comblée. J'ai bien essayé de bouger le bras afin d'essuyer le sang qui me coule dans l'œil, mais la douleur qui m'a vrillé le coude m'a dissuadé de toute nouvelle tentative pour plusieurs minutes. Grimaçant, je n'ai la force que de pencher un peu la tête en arrière pour découvrir à l'envers l'ampleur de ma chute. La longue pente enneigée porte encore les traces de mon roulé-boulé, et la gueule sombre du tunnel, à son sommet, m'apparaît comme un animal vorace, vexé d'avoir laissé échapper sa proie.

Et pourtant, j'ai bien cru que je n'en sortirais pas…

***

Qu'est-ce que je foutais dans ce tunnel ? Je courais.

Le tunnel du vieux square est une antique ruine où pullule la vermine, un édifice branlant empli de chausse-trappes. C'est un lieu instable et extrêmement dangereux : l'amoncellement de débris qui le jonche et le verglas permanent qui en ont pris possession le rendent difficilement accessible, pour ne pas dire carrément casse-gueule. Il est impossible de s'y déplacer autrement qu'en marche lente et précautionneuse sous peine de s'y fouler une cheville, de s'y déboîter un genou ou de s'y déchirer quelques ligaments croisés.

Moi, je courais. Je courais comme si je me foutais de mes chevilles, de mes genoux, de mes ligaments croisés. Ma lampe torche s'affaiblissait de foulée en foulée, et j'éclairais d'un faisceau tressautant les bouts de ruines et les débris de fer qui cherchaient à attraper mes pieds.

J’ai sauté par dessus une souche, suis retombé sur un amoncellement de gravas qui a roulé sous ma semelle, ai rebondis vers un bidon d'acier qui sonna vide, et ai atterri dans une flaque sans interrompre ma débâcle. Ma respiration n'était plus du tout régulière, et mes poumons ne suivaient pas le rythme de mon cœur. Je courais comme si la mort était à mes trousses. Et en vérité, puisque j’étais poursuivi par un type avec un flingue qui souhaitait me voir raide, je pense que tu m’autoriseras à écrire que c’était bel et bien le cas.

Le bruit d'une pierre qui roula dans mon dos me fit redoubler d'efforts, parce que je ne savais pas si c'était la pile de gravas qui s'écroulait complètement après mon passage ou si c’était « lui ». Au bout du tunnel, enfin, apparut un point de lumière. Je me souviens avoir souri, puis trébuché. Je me souviens être tombé en avant, et avoir lâché ma lampe qui s'est éteinte dans un choc métallique. Je me souviens d’une douleur dans mon bras gauche, et d’une autre dans mon genou. Merde. Mon genou. « *Merde, mon genou* » que je me suis dit. Un liquide chaud coulait de mon coude jusqu’à mon poignet, mais le genou tint bon. Je ne voyais plus que le point de lumière au loin, et mon souffle qui se condensait dans le froid. Bientôt dehors. Je courais. Courais. Cours donc, bordel !

Je me traînais, en fait, et j'en étais conscient. Mon genou me supportait, certes : mais parmi les décombres branlants de ce tunnel ravagé, avec des fringues trempées collant à ma peau comme une toile d’araignée, et totalisant un entraînement sportif proche du zéro absolu, j’avançais à la cadence infernale d’une petite vieille au marché de district. La pensée fugitive que j’étais déjà mort, avançant vers la lumière, me traversa l'esprit. Heureusement que j’avais mal partout, sinon ma paranoïa m’aurait sans doute dit : « *arrête Sven, ne va pas vers la lumière !* ». Mais non, quand on est mort, on ne sent plus son corps. Et moi, putain, je le sentais bien !

Un coup de feu résonna alors que la blanche lueur de l'extérieur m'étourdissait. Je me suis retourné par réflexe, un bras levé pour protéger mon visage. Je n’ai rien vu dans le noir, mais je sais qu'il n’était pas loin. Néanmoins, j’étais sauvé : il ne s'aventurerait pas dehors, ne me suivrait pas jusque-là. Mon élan m'emporta sur quelques pas encore, et je trottinais à reculons. Mon talon butta sur un caillou, je fis un soleil, mes pieds passèrent par-dessus ma tête, puis ma tête par-dessus mes pieds, et encore, et encore, et je roulais, entraîné dans une pente gelée qui se termina dans une épaisse couche de poudreuse.

Plof.

Tout entier étendu dans la neige. Entouré de blanc, avant que tout ne devienne noir. Mais tu sais quoi ? Je me souviens distinctement que, de toute ma vie, je n'ai jamais été aussi soulagé et heureux d'avoir froid.

***

Juste après ma fuite dans le tunnel, c’est celle de Katrina qui me revient en mémoire. Je la revois s’élancer le long du canal. Bizarre : maintenant que je me remémore cette scène, je me demande si elle pensait sérieusement avoir une chance d’en réchapper. Karrup est un flic, bordel : il a fait l’école de police, a obtenu des distinctions au champ de tir, est sorti major de sa promotion… alors même si elle gagnait un mètre à chaque pas, et même si elle avait fait plusieurs pas le temps qu’il sorte son revolver du holster fixé au creux de ses reins, qu’espérait-elle à part une balle dans le dos ?

La détonation claqua, et la seule réflexion qui fusa dans mon esprit, étrangement, ça a été de me dire qu’un coup de feu faisait moins de bruit en vrai que dans les films américains. La victime aussi fit moins de bruit : elle ne cria pas, ni ne tomba de manière spectaculaire en roulant au sol dans un dernier râle.

Elle trébucha maladroitement comme si on lui avait donné une petite tape dans le dos, puis bascula simplement dans le canal. L'éclaboussure cristalline se répercuta sur les parois circulaires de la galerie bétonnée. Parce que pour résonner, ça résonnait. C'est que depuis les bouleversements climatiques, il y a une constante : plus tu descends profond sous terre, moins y'a de place et plus il y a de monde. A contrario, plus tu te rapproches de la surface, et plus les espaces s'ouvrent. Au vent et au froid, le plus souvent, ce qui explique qu'on n'y trouve plus grand monde de vivant. Ce vieux canal d'évacuation n'avait pas été choisi par hasard pour le rendez-vous : la galerie était éloignée de la citée, déserte, sombre. Bref, parfaite pour un rendez-vous d'amoureux ou pour un meurtre. Pas de bol : Karrup n'a pas de cœur.

Lian Karrup, Responsable de Sécurité de district et accessoirement meurtrier, se détourna immédiatement et se glissa d'un pas rapide vers la galerie de secours. Moi, j'ai agi comme un imbécile : on est vraiment trop influencé par ces putains de films américains. Sortant de ma cachette et passant par-dessus la rambarde, j'ai glissé le long de la paroi bétonnée et sauté comme un fou directement dans le canal, là où avait disparu Katrina. Mais l'eau était plus froide que dans les studios d'Hollywood, et bien moins limpide. Ici, impossible qu'une caméra puisse réaliser une prise de vue : la visibilité était d'à peu près zéro. Je tâtonnais dans l'obscurité de l'onde, sans la trouver. Je remontais et crevais la surface en jurant, essuyant maladroitement l'eau dans mes yeux, tournant sur moi-même, soudain en panique. Je fis quelques mètres dans le sens du courant, plongeait à nouveau au hasard, et alors que je manquais d'air ma main gauche effleura des cheveux que j'agrippais fébrilement. J'ai tiré les cheveux, attrapé un cou, passé un bras autours d'une taille. J'ai lutté pour reprendre moi-même de l'air. Je me souviens qu'elle m'a échappé quand j'ai voulu m'accrocher au bord du canal. Se souvenir de cela est atroce, parce que je réalise maintenant que pour la sortir de l'eau et la hisser sur la berge, ça a été tellement dur qu'elle aurait tout aussi bien pu être un sac de patates : je l'ai poussée, tirée, tordue, balancée comme j'ai pu, l'agrippant par une oreille ou par un sein, la cognant contre le rebord ou lui rabaissant la tête dans le torrent puant. Je comprends mieux pourquoi, au cinéma, on passe directement du héros qui attrape la victime sous l'eau à la scène du café chaud dans le hall de l'hôpital. Une fois sur la berge, c'est un peu flou. Je sais que j'ai eu beaucoup de mal à retrouver mon souffle, que je tremblais sous le froid et sous l'effort que je venais de réaliser. Je la revois, flasque, étendue sur le ciment gris. Je me revois la manipuler dans sa flaque, poupée de chiffon humide dans une position grotesque, afin de la placer en posture de sécurité. Je me revois tâter son pouls, mais je saurais pas te dire si je l'ai trouvé ; sûrement que non, puisque j'ai tenté de la ranimer. Je me revois insister, en tous cas : massage cardiaque, respiration artificielle, massage cardiaque. Je revois la dernière image que j'ai d'elle, celle d'un corps ruisselant, bleui par le froid, au visage sans expression. Je me revois renoncer finalement, ma main frappant à plat le béton détrempé.

J'ai fermé ses yeux qui fixaient le vide, ai relevé la tête, et ai croisé alors le regard de Karrup, revenu sur ses pas. Probablement m'a-t-il entendu plonger dans le canal ? Ou lutter pour remonter sur la berge ? Peut-être ai-je crié quand j'ai compris que je ne la ranimerais pas ? Comprends-tu que tout ça c'est encore nébuleux, dans ma tête ?

En tous cas il était là, sa silhouette menaçante indistincte dans la pénombre de la sortie de secours, me fixant de ses yeux clairs, si clairs ! J'ai envie de dire que cet échange parut durer une éternité, mais ça n'est pas vrai. D'ailleurs je m'étonne moi-même, quand j'y repense, car je n'ai pas attendu une seule seconde. J'ai immédiatement bondis sur mes pieds et plongé dans l'eau sombre du canal – les balles dans le dos, merci, mais trop peu pour moi – espérant atteindre l'autre côté et disparaître par la sortie opposée. Je pouvais encore rejoindre le niveau supérieur du district 8, ou au pire rallier la surface par le vieux square. J'ai nagé en apnée aussi longtemps que j'ai pu, ne sortant la tête de l'eau glacée que pour disparaître à nouveau. Mais cette fugace émersion m'a suffit. Elle m'a suffit pour entendre sa course sur la traverse métallique. Elle m'a suffit pour comprendre qu'il se lançait à ma poursuite. Elle m'a suffit pour réaliser que ma mort lui était désormais indispensable, et qu'il ne me lâcherait pas.

2 - Première fois

Cinq semaines plus tôt
- 14ème jour du mois de Mai 2066

Je pousse la porte d'entrée du Jazz Cat en sifflotant, et prend une longue inspiration par le nez : foutreneige, j'adore cette odeur. Je lève une main à l'attention du vieux Jay au piano, et tandis que son regard quitte le clavier pour me saluer d'un signe de tête, ses doigts fins et secs comme des brindilles s'amusent toujours sur un rythm'n'blues sans fausse note.

Je m'accoude au bar en souriant, et la grosse main de Lewis se pose fraternellement sur mon avant-bras.
"Wow, Vë'gson, comment ça va mon f'è'e ?
- En pleine forme ! Dis-donc, y'a du monde ce soir !
- Comme tous les samedis soi', mon f'è'e.
- Ton père tiens la forme, dis-moi.
- Su'tout quand il a un public. Si je l'écoutais on fe'me'ait pas de la nuit ! Il est litté'alement inc'evable..."

Mon verre de rhum ambré habituel apparait comme par enchantement dans le creux de ma main. Je fais lentement tourner le verre, savourant l'odeur et la couleur. Une couleur d'or, comme si on avait mis des rayons de soleil en bouteille. Je suis bien, je me sens chez moi, entre amis, serein.

"Dis-moi, Vë'gson, tu la connais la nana qui discute avec Toddy ?"

Discrètement, j'observe du coin de l'œil la table qu'il m'indique du menton, au fond, à l'opposé de la scène. Le p'tit Todd - un dealer un peu minable du district 5 - boit une bière en tremblant. Pâle et famélique, il me fait de plus en plus pitié : j'l'avais connu à une époque où c'était un brave type, mais il était tombé bien bas ces derniers temps. Ma foi, ça fait toujours quelque chose quand on voit quelqu'un qu'on connaît bien se tuer à petit feu.

La fille qu'est avec lui, c'est pas vraiment son genre. Ou plutôt je pense que Todd n'est pas vraiment le genre de mec qui plaît à ce type de femme. Objectivement, elle n'est pas particulièrement jolie, mais elle a quelque chose. Un charme. Un regard volontaire. Et des yeux clairs ressortant sur des cheveux noirs. Elle parle, Todd lui répond, et elle prend des notes. Beaucoup de notes. Je me retourne vers Lewis.

"Nan, jamais vu. Mais je fréquente plus trop Toddy, tu sais. J'espère qu'il s'est pas collé de nouvelles emmerdes aux fesses.
- Elle est pas t'op son gen'e... moi je dis qu'il y a anguille sous 'oche...
- Je dirais même qu'il y a cachalot sous gravillon, mais j'ai aucune intention de me mêler de ça : ça va encore m'attirer des problèmes !
- T'as bien 'aison, mon f'è'e."

3 - Témoignages

Recueil de Stanislas Vërgson après la mort de Katrina Lenkov – Mois de Juillet 2066

HURLEY : Katrina, ah Katrina ! Les autres croient Sven quand il dit qu'il se l'est pas tapé, mais pas moi. Et pas que parce que Sven ne sait pas résister aux yeux bleus. J'veux dire, je suis un mec comme les autres – vous savez c'que c'est, m'sieur Stanislas, hein ? – et vous me ferez pas croire que dans l'histoire du rendez-vous au *Mirandar* il ne s'est rien passé. M'enfin, si vous voulez prendre l'histoire au début, vous adressez pas à moi. Demandez à Lewis, lui il était là, la première fois.

LEWIS : Tout a débuté dans mon ba'. J'avais déjà 'ema'qué la gamine qui discutait avec Toddy : je connais les habitués, et ceux qui le sont pas. En fait, si je dis pas de bêtises, c'est moi qui ait atti'é l'attention de Vë'gson dessus. Je lui ai demandé s'il la connaissait. Lui, il était là, t'anquille, à sa place. Je lui avais se'vi son rhum, et quelques cacahuètes. Il n'avait 'ien demandé. C'est peut-êt'e ma faute, tout ça, finalement…

TODD : J'ai pas envie de causer de Katrina. Qui avez-vous dit que vous étiez, déjà ?

HUONG-DUONG : Oui, Sven connaissait Todd. Il m'avait parlé de lui. D'après Sven, c'était pas un mauvais bougre, juste un pauvre gamin qui avait mal tourné. Je ne me souviens plus d'où ils se connaissaient – des études, peut-être – mais je crois qu'à une époque ils étaient bons copains. Pas vraiment des amis proches, mais de bons copains. *Oshi !* C'est toujours triste de voir des gens qu'on connaît tomber dans les problèmes…

HURLEY : ça a toujours été son point faible, à Sven. Son côté « chevaleresque, défenseur de la veuve et de l'orphelin, venant à l'aide des princesses en détresse ». Alors si la princesse a les yeux bleus, je vous raconte pas comme l'épée du chevalier brille. … Hein ? Comment ça graveleux ?

***

TODD : L'oncle de Sven, hein ? Désolé m'sieur, mais tant que j'avais pas vu votre ID j'vous aurais rien dit. On s'assied là ? Bon. Katrina. Katrina, c'était une connerie, m'sieur. Une putain de connerie. Et Sven, c'était pas de chance. Un putain de pas de bol. Faut savoir qu'à c't'époque, le Jazz Cat, c'était blindé le soir m'sieur. Une queue devant l'entrée de là, à… au moins là, voyez ? Et Sven, c'est un pote au barman, et il aime pas la foule, alors quand il s'est tiré ce soir-là il est passé derrière le zinc et il a pris la porte de derrière. Qui donne sur le côté. L'est tombé sur nous, m'a reconnu, m'a dit bonsoir, pas pu faire autrement que répondre, présenter la miss. Et voilà qu'ils tchatchent. C'est comme ça qu'ça s'est fait.

HURLEY : Elle avait un nom de l'est, un nom à coucher dehors. Mais des yeux et un cul à coucher dans mon lit ! Ah ah !

TODD : "Est-ce que tu connais le rade de Boyd ?" qu'elle a demandé quand elle a su dans quel coin vivait Sven. "Sûr !" qu'il a répondu, parce qu'il allait parfois y taper le carton. Elle m'a souri et dans ses yeux il y avait un "et bien voilà !".

HUONG-DUONG : Ce n'était pas un canon. Enfin, je veux dire, elle était jolie, hein – loin de moi l'idée d'offenser les morts – mais elle n'avait pas un physique de top modèle, et son visage avait quelque chose de… je ne sais pas, vaguement dérangeant. Comme un puzzle auquel il manquerait une pièce.

Mme WONG : Ils sont venus manger dans mon humble restaurant, un soir quelques jours avant sa mort. Elle m'a posé tout un tas de questions sur les ingrédients et les recettes de tous les plats qu'elle a goûté. Elle aurait pu payer pour obtenir mes secrets de famille ancestraux, elle l'aurait fait. Les jeunes gens d'aujourd'hui sont trop curieux, Stan San. La curiosité est un vilain défaut, *Né* ?

HUONG-DUONG : Au départ Sven a dit qu'elle faisait des recherches pour un exposé. Un devoir de fin d'études. Un mémoire sur l'évolution du trafic de drogue de l'Avant jusqu'à nos jours. Avec le recul, bien sûr que ça semble bidon. Tant qu'à être dans le cliché, pourquoi pas journaliste qui désire faire un article, pendant qu'on y est ? *Oshi !* Mais c'est facile à dire après, n'est-ce pas ?

***

TODD : Faut comprendre que je suis un camé, m'sieur. J'ingère, sniffe ou fume tout ce qui me passe sous la main. Voire même sous le gros orteil, ouais. J'ai testé toutes formes de pillules, j'ai roulé du lichen, j'me suis mis dans les narines des poudres ou des vapeurs. Et quand tu es dans ce trip, m'sieur, t'en as jamais assez. Et la tune non plus, t'en as jamais assez.

HURLEY : C'était juste au moment où on parlait que de ça à la téloche, de la "Deuxième Etoile". Hum ? Eh, à en voir vos yeux ronds on croirait que vous avez passé ces derniers mois à la surface, ah ah ! C'est pour ceux qui aiment la poudreuse et qui veulent grimper d'un niveau, si vous voyez c'que je veux dire...

LEWIS : Dans mon ba' ? Jamais. Déjà, mon pè'e l'au'rait jamais pe'mis. Et moi non plus. Au Jazz Cat, la seule d'ogue, ça a toujou's été le piano, mon f'ère.

TODD : Katrina ? Ouais, c'est ce que j'ai pensé au départ. Et puis finalement non. J'me suis senti obligé de lui proposer de partager ma dose de Deuxième Etoile, la seconde fois qu'on s'est vu. Elle a dit non. Alors non : elle n'aurait seulement pas PU dire non, sinon.

SVETLANA : Je n'ai pas grand chose à vous dire : nous n'avons abordé le sujet 'Katrina' qu'une seule fois. Je crois que Sven s'est forcé parce que c'était moi, que j'étais peut-être la seule à qui il pouvait espérer s'ouvrir. Il n'a pas vraiment réussi. Mais quel genre d'amie je ferais si je vous en parlais ?

***

MAC TYREL : Bien évidemment, vous vous doutez bien que ça n'arrivait pas tous les jours, de voir débarquer des gonzesses au bar de Boyd. Pas le soir après la fermeture officielle, quand on sortait le tapis vert, en tout cas. Oh, y'a des joueuses, hein. Je dis pas. Quelques semaines avant on avait eu une bombe d'Europe du nord, parlant mal français, avec une paire de lunettes aussi voyante que sa paire de nibards. Elle nous avait plumé, ah ah ! Mais la demoiselle Lenkov, là, on s'est pas méfié : elle était avec Vërgson, et en général quand l'un de nous ramène une fille, c'est plus pour la frime – la frime auprès des autres gars, et la frime auprès de la fille.

BOYD : Oh, je me souviens à peine de la fille. J'héberge les parties, je sers à boire, et je joue. Si vous croyez que je peux me concentrer sur autre chose ! J'ai eu quelques belles mains, ça je me souviens, parce que Vërgson a perdu quelques biftons et que la fille a dit qu'elle lui portait la poisse. C'était surement vrai. Faut jamais emmener des filles à une table de jeu. Jamais.

MAC TYREL : Avec Vërgson ? Non. Je croyais, au début, mais en fait elle a assez rapidement fait du gringue à Karrup. Connaissez pas Lian Karrup ?

SVETLANA : Je pense que ça aurait pu s'arrêter là, le rôle de Sven dans cette histoire. Je pense que ça aurait dû, même. Katrina n'avait certainement pas prévu plus, de toute façon : c'était juste sa passerelle pour atteindre Karrup. En même temps, elle n'avait pas prévu de mourir non plus, vous me direz. Alors qu'au final, elle s'est faite descendre, et Sven a été mouillé jusqu'au cou.

TODD : Impliqué Sven ? Non, c'est pas moi. Juré. J'ai jamais cité son nom. Quand Katrina est morte, le soir même j'avais Sven dans ma piaule qui me plaquait contre le mur comme s'il voulait le défoncer avec mon crâne. Il avait l'air d'un déterré : en sang, trempé, les lèvres bleues. Presque mort, mais la force implacable d'un zombie. L'énergie de la rage. Il m'a posé la même question que vous. J'ai répondu pareil. Et j'vous jure qu'à ce moment-là, les incisives contre le froid acier de la paroi de mon bloc, j'avais pas envie de raconter des bobards.

***

MAC TYREL : Après le premier soir, on a commencé à voir débarquer Katrina assez régulièrement chez Boyd, mais plus avec Vërgson. Karrup jouait les paons, fier d'avoir la minette au bras.

BOYD : Il s'est pas mis à perdre pour autant, mais Lian est un bon joueur. Tricheur ? On lui a souvent attribué ce travers ouais, mais j'ai rien à vous dire là-dessus.

MAC TYREL : On était toujours plus ou moins jaloux quand l'un de nous se trainait une gonzesse prés du tapis vert pour frimer. Karrup était déjà un « m'as-tu vu » de première, fort de son statut – à l'époque il n'était pas encore chef de la sécurité de district, mais tout le monde connaissait son père – alors ouais je suppose que ça en a énervé plus d'un. Tout le monde se la fermait, bien sûr : Boyd hébergeait les parties, et tout le monde savait bien qu'il léchait les bottes du nouveau Don Juan. Vërgson, en tout cas, il avait l'air de s'en foutre.

HUONG-DUONG : Honnêtement, je l'ai dit et vous le redis, Katrina c'était pas le genre de fille que Sven préfère. Et cette non-attirance était réciproque, je crois.

HURLEY : Ouais, m'sieur Stanislas, je sais ce que les autres vous ont dit. Sauf que j'étais à côté de Sven quand elle l'a appelé : il était chez moi, hé ! Ils ont parlé à voix basse, mais j'ai bien compris qu'ils se fixaient rendez-vous. Il était plus de onze heures du soir. Vous m'expliquez ça de façon naturelle, sans recourir au cul ?

***

HURLEY : Ouais, j'ai entendu Sven parler d'un hôtel, m'sieur Stanislas, mais c'est pas la peine que vous vous déplaciez, y'a personne à interroger là-bas. C'que je veux dire ? C'est que j'ai voulu aller au *Mirandar*, mais c'est pas un hôtel. C'est une ruine. De ces premiers établissements à avoir été bâti sous terre, mais pas assez profondément. Ils ont été abandonnés depuis.

SVETLANA : Non, non et non. N'insistez pas, je ne vous dirai rien au sujet du *Mirandar*.

HURLEY : J'l'ai arpenté, c'est quasi-vide. La moitié des pièces sont encore debout, mais ça pèle grave. Y'a que des squatteurs pour trainer là-bas. C'est vers le bar de Boyd, mais au-dessus. Y'en a pour moins de dix minutes à pied. Ah, ça, pour être calme ! Ils ont passé la nuit là-bas, m'sieur Stanislas. Alors désolé pour Sven, mais ses bobards, je les gobe pas.

MAC TYREL : La dernière fois qu'elle est venue ? Je suis pas sûr. Je sais juste qu'un soir, ça a été vachement tendu chez Boyd.

BOYD : Oh punaise oui, je m'en souviens. Karrup a débarqué seul, et de méchante humeur. Personne n'a osé demandé pourquoi Katrina était pas là. Et Vërgson était pas là non plus. Faut pas croire, avec ses sales blagues, il met souvent un peu d'ambiance…

4 - Mirandar

Deux jours avant la mort de Katrina Lenkov
- 18ème jour du mois de Juin 2066

Katrina referma le clapet de son téléphone portable puis renifla en grimaçant, comme on essaie de retenir ses larmes. Elle, la femme forte et maîtresse d'elle-même, se sentait sur le point de craquer. Elle replia ses genoux sur sa poitrine, les entourant de ses bras, le téléphone encore dans une main, la clef de sauvegarde dans l'autre. Deux poings serrés et tremblants.

Elle avait froid. Le *Mirandar* était grand ouvert aux vents de la surface. L'hôtel jadis rutilant avait été construit aux tout débuts des bouleversements climatiques, et à l'époque bâtir en sous-sol avait été particulièrement innovant. Hélas, lorsqu'on innove, on essuie les plâtres : les constructions suivantes avaient tiré les enseignements du *Mirandar*, et s'étaient enfoncé bien plus profondément sous la surface glacée.

Une bonne partie des chambres avaient servi de squat pendant des années, mais il y faisait désormais bien trop froid pour y dormir régulièrement. Facile d'accès, quasi-désert : ces bonnes raisons suffisaient à Katrina pour le moment. Elle avait besoin de calmer ses nerfs, de parler à quelqu'un. Et de couvrir ses arrières. Grelottante, elle ouvrit le poing gauche et contempla la clef de sauvegarde. Son assurance vie.

***

Lorsque Vërgson arriva, elle n'avait pas bougé d'un iota. Elle ne parvint pas à sourire, et se contenta de refermer le poing sur la clef. Il avait un air grave, engoncé dans un gros manteau anthracite. Il avait – comme toujours – une barbe de trois jours. Elle se demanda, encore une fois, comment il faisait pour la maintenir ainsi en permanence.

« Je suis désolée, murmura-t-elle. Il fallait que je te parle. »

Il acquiesça, s'avança lentement, s'adossa au mur à côté d'elle, et se laissa tout doucement glisser jusqu'à ce que ses fesses rencontrent le sol. Plusieurs minutes passèrent, mais Katrina ne dit rien. Elle ne savait pas par où commencer. Vërgson soupira et, fixant ses propres pieds, rompit finalement le silence.

« J'ai compris que tu t'es servi de moi ; j'ai compris que ton but était de te rapprocher de Karrup ; j'ai compris que ce n'était ni pour tes études, ni pour un quelconque article. Ce que je n'ai pas compris, c'était pourquoi. »

Ce fût le déclic. Les premiers mots furent hésitants, comme les premières gouttes issues d'un vieux robinet rouillé qu'on viendrait de forcer. Ensuite, Vërgson n'eut plus besoin de la relancer : les mots coulaient tout seul, dans un long flot ininterrompu. Elle parla de sa jeunesse, de sa sœur, de ses problèmes familiaux, de ses études de journalisme, du flirt de sa frangine avec la drogue.

La descente aux enfers de l'être aimé, jusqu'à la mort. L'exutoire trouvé dans la recherche d'une vengeance, mesquine et cruelle. L'enquête au début simplissime, qui la mena à l'ex de sa sœur, camé notoire. Le désir de ne pas s'arrêter là. Et, de contacts en dealers, jusqu'au district 7, sa rencontre avec Toddy… et l'accès à la tête du serpent. Au vrai fournisseur. Karrup.

« C'est le doigt dans l'engrenage, comme on dit » murmura-t-elle, sa voix basse parce qu'elle ne supportait pas l'écho qui régnait dans l'hôtel désaffecté.

« Au début je voulais juste retrouver celui qui avait entrainé Tati là-dedans et lui filer un bon coup de pied dans les burnes, tu vois ? Et puis je me suis laissé dépasser. La curiosité, le goût de l'investigation, la nécessité de m'occuper pour pas devenir dingue. Je sais pas.

- *Et aujourd'hui t'es dans la merde. »*

C'était aussi froid et vrai que le vent dans sa nuque. Elle acquiesça simplement.

« Et en quoi je peux t'aider ? » demanda-t-il.

Katrina fixa son poing gauche.

5 - Saccage

6 mois après la mort de Katrina Lenkov
- 11ème jour du mois de Décembre 2066

19:32 - l'appartement

Je rentre chez moi pour découvrir que mon appartement est complètement saccagé : tiroirs ouverts et renversés au sol, placards sans dessus-dessous, matelas retournés, fringues éparses, canapé éventré... je débute mon enquête.

20:46 - la version d'Hurley

"Bon Hurley, le voisin du dessus m'a dit qu'il t'a vu !
- Sans déconner, Sven, tu crois quand même pas que j'aurais pu faire ça ?
- Bien sûr que non, mais j'aimerais bien que tu me racontes ta version. J'y comprends que dalle, là.
- Bon, d'accord... Tout a commencé hier matin..."

Tout a commencé hier matin... mais tu vas encore te foutre de ma gueule. Ah, tu vois, je te l'ai même pas encore dit que tu souris déjà ! Ben ouais, je suis amoureux Sven, qu'est-ce que j'y peux ? J'ai pourtant pas de cible tatouée sur la poitrine, mais l'autre Cupidon il fait pourtant mouche à tous les coups.

Bref, je l'ai rencontré hier, au boulot. J'avais rendez-vous avec elle ce midi, mais je savais pas quoi me mettre. Et j'ai pensé à ta super chemise, tu sais, la blanche avec les trucs brodés dans le dos là ? Je me suis dit que ça ferait classe, et je savais que tu bossais pas aujourd'hui, alors je suis passé ce matin. Il devait être presque onze heure.

J'ai frappé à ta porte, mais ça répondait pas. J'ai cru que tu pionçais, alors j'ai insisté, mais le voisin a pas trop apprécié. Il est sorti et m'a gueulé après, pas étonnant qu'il s'en souvienne. Alors j'ai fouillé dans mes poches, j'ai trouvé un bout de papier, et je t'ai griffonné un mot que j'ai glissé sous ta porte. Et puis je suis repartis, c'est tout, je te jure !

"T'es pas rentré chez moi ?
- Bien sûr que non ! Comment je serais rentré, j'ai pas la clef !
- La clef... la clef... oh putain, la clef !"

21:53 - la version de HD

"Salut, face de citron.
- Ah. Sven. Je me doutais que tu viendrais.
- C'est donc toi ?
- Oui. Désolé, je vais t'expliquer. Entre."

Entre. Installe-toi. Désires-tu du thé ? Tiens, je te rends ton double de clef, je suppose que tu ne voudras plus que je l'ai. Tu me l'avais laissé pour quand je vais faire le plein d'ingrédients chez le grossiste asian du cinquième district. J'y suis passé, ce matin, et je t'ai ramené des nouilles et de la sauce nuok-nam, comme d'habitude. Vu que tu n'étais pas là, je suis entré te déposer ça à la cuisine.

D'abord, j'ai eu un peu de mal avec la clef, elle ne tournait pas bien dans la serrure. Et puis, j'ai trouvé un mot griffonné, par terre en entrant. Il était écrit "*j'ai besoin de la blanche avant midi, tél moi*". J'ai été intrigué, j'ai fait le tour de l'appart, et je l'ai vu.

Tu sais, je suis ton ami. Si tu as des problèmes d'argent, ou quoi que ce soit, tu sais bien que ma famille et moi on t'aidera. Mais j'ai été très déçu quand j'ai compris que tu trafiquais. J'ai été furieux, même. C'est dégueulasse de faire ça, Sven. Alors oui, je suis désolé, mais quand j'ai vu le sachet de drogue sur la table basse du salon, j'ai été tellement dégoûté que j'ai été immédiatement le jeter aux chiottes. Je suis reparti juste après, mais je me doutais bien que tu viendrais ce soir.

"Ecoute HD, c'est pas à cause de ton accent, là, mais j'ai rien compris à ton histoire.
- Comment ça ?
- C'est toi ou c'est pas toi qui a foutu mon appart en l'air ?
- Comment ça ? J'ai jeté la drogue, mais ton appartement était entier quand je suis parti.
- Par toute la neige de ce nouveau monde, mais de quelle drogue tu parles ?"

22:15 - la version de Svetlana

"Allo, Sven ?
- Svetlana ? Qu'est-ce qui t'arrive ?
- Ils viennent seulement de me laisser le droit de passer un coup de fil. Je suis chez les flics.
- J'arrive.
- Merci !"

Merci ! Et dire que je voulais te faire la surprise ! C'est moi qui ai été surprise...

En sortant du cabinet je suis venue chez toi, je voulais te remercier pour les fleurs de la dernière fois, et puis tu me devais encore un dîner, alors je me suis dit que, bon. Je suis arrivée en fin d'aprem. Cinq, six heure, je ne sais plus trop. J'ai frappé, mais tu n'étais pas là. Je me suis dit que tu avais été retenu au boulot, mais vu tes horaires j'ai pensé que tu ne tarderais pas trop. J'ai fait le planton devant ton appart.

Et puis soudain, ils me sont tombés dessus. Les flics. En tenue d'intervention, avec les fusils et tout le tralala. Les mains contre le mur, les menottes, la totale ! Ils m'ont dit que c'est toi qu'ils espéraient chopper à cette heure, et m'ont demandé plusieurs fois en rigolant si j'étais venu "acheter ma dose". Et comme je ne comprenais rien, le chef de l'escouade - le responsable de sécurité Karrup - m'a dit qu'ils savaient tout, que tu étais un dealer, qu'ils étaient sûrs de trouver de la drogue chez toi. Ils m'ont déroulé un mandat sous les yeux, et ils ont défoncé ta serrure au bélier. Ils sont entrés comme s'ils s'attendaient à confronter dix terroristes armés. Le chef rigolait en me tenant compagnie à l'extérieur, en répétant "*allez, trouvez-moi cette drogue !*".

Au bout de cinq minutes, y'en a un qui est venu lui parler à l'oreille, l'air grave, et alors le chef Karrup a arrêté de rigoler. Il a ordonné de m'embarquer, et de poursuivre une fouille plus strict de l'appartement. Très vite, ça a commencé à faire plus de bruit à l'intérieur, mais je n'ai pas pu rester.

Ils m'ont emmené au poste et m'ont cuisiné sur d'où je te connais, nos relations, nos affinités avec la drogue, si j'étais déjà venue chez toi, si j'avais pas déjà vu de la drogue traîner sur une table de ton salon...

"Ils t'ont pas brutalisée au moins ?
- Non, ça va, ils ont même été plutôt penauds sur la fin. Ils m'ont fait des excuses.
- Des excuses ? Karrup t'a fait des excuses ?
- Y'avait intérêt, sinon je lui rentrais dedans !
- Oh, mais c'est bien ce que j'ai l'intention de faire !"

Ce coup de fil qui m'envoie faire une réparation bidon à l'autre bout de la cité un jour où je travaille pas, HD qui trouve de la drogue chez moi après "avoir eu du mal à ouvrir ma serrure", cette perquisition particulièrement optimiste de Monsieur le Responsable de Sécurité Karrup : tout cela puait le coup monté. Et moi j'ai autant de mal à me boucher le nez qu'à fermer ma gueule.

22:42 - la version de Karrup

"Monsieur Vërgson bonsoir. Vous avez de la chance de me trouver au poste, je suis rarement là aussi tard.
- Une amie m'a dit que vous y étiez encore quand elle est partie.
- Je vois.
- Il paraît que vous avez perquisitionné chez moi ?
- En effet."

En effet. Sur la base d'informations fiables, mais dont nous ne pouvons pas - secret professionnel oblige - révéler la source, nous avons en effet procédé en cette fin d'après-midi à une perquisition réglementaire à votre domicile du district 5.

Puisque vous étiez absent, et en vertu des droits que nous conférait le mandat en notre possession au moment des faits, nous avons opéré une entrée dans l'appartement. Nos hommes ont consciencieusement fouillé votre domicile, sans rien y trouver de compromettant. Votre amie, interrogée, a été remise en liberté avec nos plus plates excuses. J'espère d'ailleurs et très sincèrement qu'aucun de mes hommes n'a commis d'impair lors de la fouille...

"Oh, à peine, mon appartement est saccagé !
- Vraiment ? J'en suis navré. Ce n'était pas le cas lorsque nous en sommes partis, mais puisque la porte ne fermait plus parfaitement, vous avez dû être victime d'un visiteur inopportun.
- Un visiteur inopportun, ouais, je crois bien.
- Vous désirez porter plainte, Monsieur Vërgson ? Je vous promets je m'occuper personnellement de l'enquête.
- Comme pour l'affaire Katrina Lenkov ?"

Voilà. J'ai grillé ma dernière cartouche envers Karrup. La plus grosse, mais certainement la plus efficace.

Son regard et le tremblement de sa lèvre inférieure me permettent de croire que, cette fois, il me laissera un peu tranquille. Il sait que je ne bluffe pas. Que s'il ne veut pas voir ce dossier revenir à la surface, va falloir qu'il me lâche un peu.

6 – Retour au Jazz Cat

Un an après la mort de Katrina Lankov
– 21ème jour du mois de Juin 2067

"Wow ! Salut, Vë'gson. Dis-donc, ça fait un sac'é bail..."

J'étais parti du boulot un peu plus tôt que d'habitude. J'avais longuement hésité, mais finalement décidé de me rendre au crématorium : je lui devais bien ça, à Katrina. Elle est morte il y a un an, jour pour jour. C'était le 21 Juin 2066.

Je ne suis pas resté longtemps. Et j'ai pas envie d'en parler. Je suis rentré en traînant les pieds, ma grande carcasse déambulant dans les galeries tel un zombie. Et c'est là que j'ai vu le chat, un gros matou qui me matait depuis une conduite d'aération éventrée. Alors j'ai soupiré puis bifurqué, entrant dans le district 3 pour la première fois depuis un an.

Quand je suis arrivé devant le piano-bar, je suis resté planté devant comme un lampadaire. L'enseigne du "Jazz Cat", aussi défraichie que dans ma mémoire, surplombait encore la vieille porte d'entrée en bois, et la silhouette noire d'un chat, debout sur ses pattes arrière, jouait pour l'éternité du saxophone sur son toit de tuiles rouges.

Le visage toujours aussi fermé, j'ai finalement poussé la porte, pénétrant dans la salle obscure, pénétré par un calme morceau de piano qui me fit vaciller. Je me demandais qui jouait, puisque j'avais appris que le vieux Jay n'était plus, mais mes yeux cherchèrent d'abord la présence du barman... qu'ils ne trouvèrent pas, car le comptoir se révéla inoccupé. C'est alors seulement que je me rendis compte qu'il n'y avait aucun client, et que la seule présence autre que la mienne était celle du barman... installé devant le piano.

"Wow ! Salut, Vë'gson. Dis-donc, ça fait un sac'é bail..."

J'avais une boule dans la gorge, et je n'ai pas réussi à lâcher le petit salut désinvolte que j'avais répété. Lewis m'observait du coin de l'œil, ses doigts jouant divinement ce même vieil air. Ce vieil air sentant le renfermé, enfermé depuis trop longtemps dans une cellule aménagée au fin fond de ma mémoire. Fallait aérer, mais la serrure était un peu rouillée.

Je m'installais sur un tabouret haut du bar. Il arrêta de jouer, et leva son immense silhouette de black. Lewis était aussi imposant que son père Jay était rachitique : j'avais toujours supposé qu'il devait tenir de sa mère, mais j'avais jamais osé lui en parler. Il n'avait pas changé, en un an, et arborait toujours un crâne mieux rasé que ses joues, un anneau d'or à l'oreille et un vieux polo ras du cou aussi foncé que sa peau d'ébène. Il passa derrière le bar, et entreprit lentement de me servir un verre. La mélodie cristalline de la bouteille et des glaçons remplaça avantageusement le piano dans ma tête.

"ça m'fait plaisi' de te voi'."

Je ne pus répondre : j'avais la gorge sèche. Ou humide. En boule. Ou Nouée. Que sais-je ?

J'attendais impatiemment qu'il pose enfin le verre de rhum que je n'avais pas commandé devant moi, mais il était d'une méticulosité diabolique. Et quand finalement il installa un sous-verre à portée de ma main droite et qu'il y déposa précautionneusement le breuvage ambré, je n'y touchais pas. Lentement, le colosse marcha jusqu'à une étagère et me rapporta un ramequin de cacahouètes grillées. Puis il entreprit de rincer des verres, en les essuyant interminablement avec un torchon blanc immaculé.

Nous sommes restés presque une heure sans échanger la moindre parole. J'ai savouré le rhum qui, lui aussi, avait un goût de passé. J'ai payé en laissant la monnaie. Puis je suis sorti.

Et tandis que je m'éloignais, je crus entendre à nouveau les premiers accords de piano de "*White like a snow flake*".

7 - Epilogue

Un an et demi après la mort de Katrina Lenkov
– 26ème jour du mois d'Octobre 2067

J'étais adossé dans le noir, fondu dans l'ombre que le mur découpait dans la toile de lumière du réverbère. Mon grand manteau me protégeait du froid stagnant de la galerie souterraine, et j'en avais relevé le col autant par coquetterie que par soucis de discrétion. Mon souffle se condensait en légères volutes blanches à chacune de mes expirations, et je me mis à penser que si j'étais fumeur, j'aurais certainement un mégot au bec, prêt à le balancer d'une chiquenaude dès que ça bougerait.

Je me redressais soudain et jetais ma clope virtuelle au sol : il sortait. Il s'esclaffait à la blague certainement désopilante de son subalterne, nouant d'un air détaché sa belle écharpe de marque autours de son cou. Il échangea encore quelques paroles, fit signe qu'il faisait froid, et salua le sergent qui parti de son côté. Le lieutenant, lui, entama un trajet que je connaissais par cœur et qui le mènerait jusque chez lui, dans le district 6.

Le chef de la sécurité du district, Lian Karrup, marchait à travers la cité souterraine de la Baie d'Azur, et je le suivais.

C'est étrange, quand même, de se rendre compte à quel point l'être humain se fabrique des habitudes. Mes filatures se suivent et se ressemblent, et ce soir ne faisait pas exception à la règle : il traversa les voies circulatoires aux mêmes passages protégés, s'arrêta quelques immuables secondes devant l'éternel antiquaire de l'Avenue Ronin (dont la devanture n'évolue pourtant pas souvent), plaisanta gaiement avec la boulangère de l'entrée de district, et lui acheta le même pain rond que d'habitude. Elle ne lui demanda même pas ce qu'il désirait.

Karrup arriva enfin à son bloc d'habitation, tapa quelques touches sur le digicode - 7531B - et poussa la lourde porte de l'épaule en tenant son pain contre sa poitrine. Le panneau d'acier se referma de lui même dans un "clang" bien sonore qui résonna dans la galerie désertée. Ainsi prenait fin ma surveillance, cette pitoyable et inutile filature qui pourtant me rassure un peu, à chaque fois. Depuis le temps qu'il me laisse tranquille, je m'attends un peu plus à ce qu'il m'arrive une grosse tuile : il a beau sourire à la boulangère, je sais qu'il ne m'a pas oublié. Je suis certain que lui me surveille. Alors j'ai l'impression de lui rendre ainsi la monnaie de sa pièce.

Le chef de la sécurité du district, Lian Karrup, vit sereinement dans la cité souterraine de la Baie d'Azur.

Et le jour où tu croiras que je t'ai oublié, Lian, tu arrêteras de te méprendre. Tu finiras par comprendre. Par comprendre que j'ai toujours été juste derrière toi. Derrière chacun de tes pas.

Derrière chacun de tes pas.